

*Sinon oui.* Claire Simon

Jacques Kermabon

Numéro 88-89, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23413ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (1997). Compte rendu de [*Sinon oui.* Claire Simon]. *24 images*, (88-89), 42-42.

Mais restituer ainsi une chronologie trahit la construction du film, dont la force réside pour une bonne part en ce qu'il nous donne, dans le même geste, la scène avec la brûlure de son présent, une impression d'inextricable, de vital — on sait le talent de Bergman pour les dialogues introspectifs —, et la relativité, la distance, à l'échelle d'une vie, qu'introduisent les baumes du temps, et les regrets aussi.

Insister ainsi sur la dimension bergmanienne du film ne signifie pas minimiser la mise en scène. Au contraire de Bille August qui, s'emparant des *Meilleures intentions*, veut à tout prix «faire cinéma»,

Liv Ullmann se préoccupe surtout de faire entendre le texte. Cela signifie un filmage qui a l'élégance de ne pas s'exhiber pour mieux être à l'écoute, au service des acteurs. Bouleversants, ceux-ci font vivre sous nos yeux les destins de ces bourgeois suédois, leurs choix de vie, leurs désirs contradictoires, le poids de la religion... Des vies uniques par les bifurcations prises, des existences à tant d'autres pareilles.

Ce que donne en particulier Max von Sydow est admirable. Il nous tire les larmes lorsqu'il est l'oncle Jacob, malade, tout proche de la mort. Dans la séquence suivante, son personnage a quinze ou vingt ans de

moins et on y croit tout autant. Ces saisissants télescopes temporels donnent en outre au film des résonances proustiennes — il est aussi question dans ces *Entretiens privés* de la fin d'un monde — de ces résonances qui savent rendre palpable l'irréversible passage du temps.

La version du film de Liv Ullmann présentée à Cannes dure 2 h 15. Une version plus longue existe pour la télévision. Souhaitons qu'elle aussi ait un jour les honneurs du grand écran. ■

JACQUES KERMABON

**SINON OUI**

■ Claire Simon

Une caméra agitée qui cadre les personnages de trop près, une musique d'Archie Shepp trop présente, il faut avoir la patience d'attendre que le film se calme pour apprécier le premier long métrage de fiction de Claire Simon. D'autant que cette fiction, absolument pas crédible, ne pourrait jamais emporter notre adhésion s'il ne nous était pas dit qu'elle s'inspire d'une histoire vraie. Une jeune femme a laissé croire à son entourage qu'elle était enceinte. Ce pourrait être une réflexion sur le simulacre, la mise en scène. Il est plutôt question de regard, celui que portent les autres sur cette grossesse annoncée. L'annonce de l'événement reconstitue le tissu familial, rapproche la femme de son mari, semble maintenir en vie son père atteint d'un cancer, fait que chacun devient plein de sollicitude. À plusieurs reprises elle voudrait dire une vérité que les autres ne peuvent entendre car ils ne veulent

croire qu'à leur désir; elle ne peut plus les décevoir. Elle va donc jusqu'au bout et on reste mi-admiratif mi-effrayé de la voir déjouer un à un les problèmes de vraisemblance, les questions embarrassantes, jusqu'aux contrôles médicaux.

Procédant à cette «reconstitution» Claire Simon n'a pas à nouer une intrigue pour mieux la dénouer, puisqu'elle lui était donnée par ce fait divers. Les nœuds s'ajoutent aux nœuds, la jeune femme se laisse emporter par ses mensonges, que renforcent les désirs de son entourage, sans espoir de retour.

Elle finit par kidnapper un bébé dans une maternité et se met à l'élever comme le sien. Et, après avoir difficilement supporté l'avalanche de mensonges, puis cet acte effrayant d'enlever un nourrisson à sa mère, nous passons, comme chez Hitchcock, de l'autre côté. Nous ressentons alors la douleur

du retournement que la justice va opérer en tranchant ce nœud inextricable. Car, lorsque, quelques années après, on enlève l'enfant à cette femme pour le restituer à ses vrais parents, il est à la fois le sien (acquis) et celui de ces parents biologiques (inné). Pas de happy end possible. Nous demeurons dans l'irrésolu.

Au passage, sans le dire, le film de Claire Simon laisse entendre une incroyable solitude. Celle d'une femme qui put ainsi tromper son mari pendant plusieurs mois, plusieurs années. Quelle absence de communication, de caresses, quel type de relation cela suppose-t-il au sein de ce jeune couple?

Est-ce ainsi que les hommes vivent? ■

JACQUES KERMABON

**POST-COÏTUM, ANIMAL TRISTE**

■ Brigitte Roïan

L'adultère vu par Brigitte Roïan est comme le double inversé de celui de *La femme défendue*. Là où on pourrait parler trop vite de «caméra subjective» — le parti pris de Philippe Harel est de filmer comme si la caméra était à la place des yeux de l'homme — il s'agit en fait d'une caméra «objective», quasi clinique qui enregistre surtout le versant médiocre de

cette relation, les mensonges, le cynisme, la veulerie de l'homme, laissant ainsi la passion et le sexe hors champ. Brigitte Roïan, elle, dit «je», s'implique complètement pour décrire le ravage délicieux qui saisit une quadra tombée en amour avec un beau jeune homme rencontré dans une soirée mondaine. Elle interprète elle-même ce rôle de femme en chaleur. La

grossièreté de l'expression est suggérée par elle-même avec beaucoup d'humour lorsqu'elle se tortille contre un polochon tandis que sa chatte miaule au pied du lit. Le versant noir de cette relation (mari qui l'épie, famille détruite) constitue la dernière partie du film alors que *La femme défendue* se clôt par une superbe déclaration d'amour.